

PREMIÈRE ANNÉE,

N° 2.

JUIN

L'AUTONOMIE INDIVIDUELLE

REVUE MENSUELLE DES IDÉES ANARCHISTES

SOMMAIRE :

AUX JEUNES (*Tennevin*). -- ANNIVERSAIRE (*Henri R.*). --
PARTI CONDAMNÉ (*Ch. Schæffer*). -- SOTTISES HUMAINES
(*J.-B. Louiche*). -- PAS DE PROGRAMME (*J.-B. L.*). --
L'INDIVIDUALISME (*J. Deherme.*) -- LES QUAIS DE DE-
MAIN (*Ch. S.*). -- LA DÉCADENCE (*G.-D.*)

LE NUMÉRO : 10 cent.

ABONNEMENTS :

6 mois, 1 fr. 25. -- 1 an, 2.50. -- Extérieur, le port en sus.

Pour tout ce qui concerne le journal, écrire au compagnon
Charles SCHÆFFER, 11, rue des Boulets.

L'AUTONOMIE INDIVIDUELLE

REVUE MENSUELLE

des idées anarchistes

Les Jeunes

Je ne suis plus jeune et je le regrette, mais, contrairement aux vieux moroses, j'ai conservé une vive sympathie pour les jeunes et je viens les défendre contre les attaques dont ils sont l'objet depuis quelque temps.

On les accuse de venir à tout instant jeter des bâtons dans les roues et gêner la propagande anarchiste « sérieuse » par leurs insupportables coups de tête.

Sont-ils vraiment aussi insupportables que cela et ne peut-on leur passer leur propagande un peu « à la diable », je l'admets, en raison de leur sincérité et de leur dévouement.

Leur amour de l'autonomie individuelle ne les empêche pas d'avoir quelques fois, souvent même, des idées pratiques : la ligue des anti-patriotes, le manifeste aux conscrits, la vente des journaux et des brochures anarchistes dans toutes les réunions, témoignent assez en leur faveur.

« S'ils ne sont pas arrivés à débarrasser leurs idées des quelques nébulosités qui les obscurcissent encore, s'il leur reste dans l'esprit quelques aspirations vagues et non encore définies », laissez-les se former, laissez-les jeter leur gourmé et rapidement cela passera.

Au lieu de pontifier, au lieu de les blaguer de loin et de leur reprocher leur inexpérience de la lutte, faites donc comme moi et quelques autres : venez au milieu d'eux non en professeurs mais en amis, non en pions mais en cama-

rades, et vous abandonnez bien vite vos injustes préventions.

Au lieu d'écrire prétentieusement de lourds articles dans un journal fermé, au lieu de discuter entre vous dans un groupe plus fermé encore, mêlez-vous un peu plus à la lutte, faites un peu plus de propagande active et vous jugerez mieux les choses parce que vous les verrez mieux.

La propagande des jeunes n'est exempte de quelques exagérations de langage, je le reconnais; des attaques pué- riles et inutiles contre quelques personnalités peuvent permettre « aux détraqués et aux malintentionnés de mettre « sur le dos des idées anarchistes des actes et des théories « qui en sont la négation, » c'est bien possible; mais pour- quoi ne quittez vous pas votre Olympe et ne venez-vous pas développer les vraies théories et affirmer les vrais actes?

Mais il est plus commode de critiquer et plus doux encore de ne rien faire.

Pendant que vous chantez la romance de Galathée, les jeunes s'agitent et travaillent, comme ils savent.

Si vous les fréquentez un peu plus, vous verriez avec quelle cordialité ils accueillent tout anarchiste sérieux (?) qui vient sans morgue avec eux, vous verriez avec quelle bonne volonté ils s'efforcent de ne pas le gêner, avec quel dévouement ils lui prêtent leur concours.

Ils ne veulent pas par exemple s'effacer complètement devant lui, ni se laisser absorber et ils ont bougrement raison. Pas de fétiche! pas de dogme! et surtout pas de grands prêtres!

Oseriez-vous le leur reprocher?

S'il y eut quelques gamineries de commises à la réunion du théâtre du Château d'Eau, je ne crains pas d'affirmer qu'elles eussent été évitées si quelqu'un eût été là, en qui les jeunes eussent eu confiance, pour combattre les radi- caux par la parole.

Pourquoi personne de vous n'y était-il?

En résumé, à part le Meeting de la Boule Noire, où jeunes et vieux ont donné avec ensemble, toute la propagande a été faite par les jeunes et ceux qui les aiment.

Qui a créé la Ligue des anti-patriotes et en a propagé les principes? *Les Jeunes.*

Quels sont les membres les plus actifs des anti-proprié- taires? *Les Jeunes.*

Qui a prêté aux cosmopolites un concours dévoué? *Les Jeunes.*

Qui a suivi et soutenu la campagne contre les bureaux de placement? *Les Jeunes.*

Qui a gêné les radicaux dans leurs tentatives de propa- gande au Cirque d'Été, au Château d'Eau et au Gymnase Chrismans? *Les Jeunes.*

Qui profite de la période électorale pour faire de la propagande ? *Les Jeunes et leurs amis.*

Et vous, leurs détracteurs, qu'avez vous fait pendant qu'ils se multipliaient ainsi ? RIEN.

VIVENT LES GOSSES !

A. TENNEVIN.

ANNIVERSAIRE

Depuis que le mouvement révolutionnaire est redevenu apparent, c'est-à-dire depuis sept ou huit années, il est d'usage chez les socialistes des diverses écoles de se rendre le dernier dimanche de mai au Mur des fédérés. C'est pour rendre hommage à ceux qui sont tombés pour l'émancipation humaine. Parfait. Mais comment s'y prendre ? Les socialistes viennent ce jour-là apporter des couronnes aux morts à qui ça doit faire bien plaisir dans leur fosse. Il est vrai que cela fait aller le commerce des couronnes, et que de ce côté cela pare la crise des affaires. Nous croyons qu'il y a mieux à faire, et que la meilleure manière d'honorer ceux qui sont tombés sans avoir la consolation de voir leur œuvre assise, est de chercher les causes de leur défaite. C'est en même temps une bonne école pour les combattants de la prochaine guerre sociale.

Le *gouvernement* de la Commune avait une puissante armée, la Banque sous la main, la population tout entière l'acclamait. Ayant en main la force argent, la force militaire et la force opinion, tout ce qu'il faut pour réussir. — La Commune a été écrasée par une poignée de politiciens tarés qui n'avaient pas les sympathies de la province et qui ne pouvaient compter que sur une armée numériquement inférieure, et très démoralisée. Pourquoi cette formidable insurrection s'est-elle émiettée en deux mois ? c'est parce qu'elle était *dirigée*. — La Commune a été vaincue parce qu'elle était *gouvernement*. — La Commune a commis deux fautes irréparables. Elle n'a pas su combattre Versailles, elle n'a pas su garder sa popularité, — les deux fautes étaient inévitables du moment qu'il y avait *direction, autorité*. — Si la population parisienne, avait marché *d'elle-même* comme son bon sens le lui disait, elle aurait enlevé d'un seul coup toute la clique orléano-

républicaine de Versailles. Mais on a nommé une *assemblée* qui a nommé un *comité*, qui a nommé un *délégué à la guerre*, qui a nommé *des généraux*. Pendant ce temps-là, les Versaillais se remettaient de leur frayeur et prenaient l'offensive.

Autre chose. Il est certain que la Commune, acclamée au début par toute la population fut par la suite délaissée. Dans la dernière semaine, il y eu peu de monde aux barricades, et dans ceux qui combattaient, beaucoup n'avaient aucune idée et marchaient pour les trente sous. Quelle est la cause de cette indifférence de la masse ? C'est que la Commune qui devait faire monts et merveilles au point de vue social, n'a rendu que quelques décrets qui sont de mauvaises blagues. Tels, les décrets des loyers et du Mont-de-Piété. Le peuple qui crevait de faim sous la Commune comme il avait crevé avant se moquait pas mal de la farine du gouvernement. Il ne faut pas voir là-dedans mauvaise volonté des braves gens qui menaient la barque. Etant dirigeants, ils étaient en dehors de la classe ouvrière et n'en ressentaient pas les besoins ; de là, impuissance de les satisfaire.

Cela nous indique la voie pour la prochaine. Il faudra, sous peine de défaite inévitable, faire ses affaires *soi-même*, être *chacun* son propre gouvernement. En d'autres termes agir, aussi bien pour la lutte que pour la vie ordinaire, agir individuellement. Sans cela, les mêmes fautes amèneront les mêmes résultats.

C. HENRY.

Pas de Programme

En annonçant — tardivement — l'apparition de l'*Autonomie Individuelle*, le *Révolté* semble regretter que nous repoussons tout programme et est heureux de nous voir adopter un plan d'études ce qui lui paraît-être la même chose.

Cette opinion de notre compagnon de lutte n'est que vraisemblable, car en effet, pour l'ouvrier de la plume, se tracer un plan d'études n'est pas faire un programme. Un programme, c'est un engage-

ment paragraphé que l'on se propose de remplir, une chose que l'on veut réaliser, non pour soi mais pour d'autres. Au théâtre comme aux courses, il y a un programme pour les comédiens ou les jockeys, mais pour les spectateurs, sans l'annonce-réclame c'est-à-dire sans le programme, personne ne s'y rendrait. En politique les candidats sans programme, embarrasseraient fort les électeurs, ceux-ci n'en seraient sans doute pas moins dupés, mais ils seraient bien gênés pour choisir, aussi est-ce le plus offrant qui l'emporte le plus souvent; le programme encore c'est un catéchisme que l'on annonce ou rappelle en tout et partout, c'est aussi une discipline que l'on s'impose, ce que les anarchistes ne peuvent accepter, quel qu'en soit le prétexte, et cela est si vrai qu'il nous souvient que nos amis du *Révolté* se sont élevés maintes fois contre les faiseurs de programmes de toutes tailles. La méthode expérimentale, critérium des profondes et savantes études que nos amis font depuis huit ans a pu leur montrer qu'ils s'étaient trompés, mais pour nous qui venons de naître, il n'en est pas de même; bercés de douces illusions et animés du plus ardent désir d'être libres, nous ne nous forgerons pas d'entraves, pas de programme, nous nous sommes tracé un plan d'études pour nous seulement, puisque nous pouvons faire autrement. Nous l'avons fait, nous travailleurs de la plume comme l'ouvrier de l'usine arrange méthodiquement dans sa pensée les diverses opérations nécessaires à l'exécution de l'ouvrage qui lui est confiée.

J.-B.-LOUCHE.

Un parti condamné

Le résultat des élections municipales a mis en fête les possibilistes. Un *Te Deum* général a été chanté par toute la fédération des travailleurs socialistes de France. Je comprends facilement cette joie exubérante de la part des

membres de ce néo-parti politico-économiquo-fumiste, qui vient de montrer à quel point tout parti doit pousser le machiavélisme quand il veut arriver au pouvoir.

Certes, nous ne devons plus avoir d'égards envers ce parti que l'on a encore l'air de ménager parce qu'il s'intitule socialiste-révolutionnaire et qui n'est, en réalité, que le refuge des ambitieux et des jésuites de la Révolution. — Exemple : Paul Brousse, ancien anarchiste, actuellement conseiller municipal. — Je crois avec raison qu'il serait naïf de ne pas le mettre au rang de tous les autres partis politiques qui ont jusqu'à présent entravé la marche en avant des idées modernes, en entretenant soigneusement l'ignorance populaire.

Les anarchistes auraient tort de ne pas lutter aussi énergiquement que possible contre un parti qui, au lendemain de la Révolution, s'il en sortait vainqueur, les ferait fusiller par ses gendarmes du quatrième état, sous prétexte que ces anarchistes ne veulent pas obéir à des généraux comme Eudes, à des législateurs genre Brousse Joffrin ou Guesde-Lafargue-Deville.

Il faut écarter toute espèce d'équivoque en expliquant aux travailleurs ce que veut le parti ouvrier et ce que veulent les anarchistes.

Il faut éclaircir les idées nouvelles, en faciliter la compréhension. C'est à cette tâche que nous voulons nous atteler. Certainement, les idées anarchistes sont encore à leur début. On les sent mieux qu'on ne les explique. Mais c'est justement parce qu'elles sont trop incompréhensibles pour la masse, qu'il faut les étudier avec intérêt plutôt que de les combattre — pour cette même raison — comme MM. les possibilistes.

En un mot, il faut vulgariser ces idées libertaires qui paraissent stupides aux fortes têtes du socialisme autoritaire ; car, si le peuple ne les comprend pas facilement, la cause en est à ceux qui le mènent ou qui aspirent à le mener.

Mais pardon, je vais me laisser entraîner et oublier ce qui a fait le sujet de cet article. Je voulais prouver que le parti ouvrier était condamné à disparaître, malgré le succès relatif qu'il vient de remporter au dernier scrutin.

Quand le parti ouvrier s'est formé, ce ne fut pas en organisation politique, mais en parti de classe, ce qui n'est pas pareil du tout. Il voulait alors employer le suffrage universel non pour obtenir des réformes —

ce qu'il déclarait impossible — mais comme moyen de propagande ; en un mot pour profiter de la période électorale, seul moment où les travailleurs semblent sortir de leur apathie.

Aujourd'hui, c'est tout le contraire ; il a changé de tactique. Il tâche par le suffrage universel d'arrondir les coins de la lutte qu'il a entreprise contre la bourgeoisie ou autrement dit le troisième état. Il est devenu un parti politique, ses pontifes l'affirment assez souvent dans leurs journaux. Le parti ouvrier aura donc le même sort que tous les autres partis qui ont fait ou font de la politique.

L'Histoire du parlementarisme depuis 89 nous le prouve suffisamment. Les meneurs possibilistes, qui connaissent — je le pense du moins — cette histoire, peuvent le constater.

Quel est donc le but du parti ouvrier ? On ne le sait plus exactement. Demandez-le à M. Joffrin qui semble nous le dire : « Ce que nous voulons, a-t-il dit l'autre soir, salle Favié, c'est réunir sous le drapeau socialiste ceux qui veulent voir une fin à la misère publique. Pour cela, nous adressons un appel aux radicaux socialistes sincères qui peuvent venir avec nous et par l'appoint de leurs voix, obtenir des réformes ; car nous ne sommes pas des violents, nous voulons affirmer nos revendications par les moyens pacifiques et légaux. » (1) Nous vous l'avouons, compagnons, nous n'y comprenons plus rien. Ou ces gens-là sont bêtes ou ils sont coquins ; il n'y a pas de milieu. Que penser d'eux quand ils viennent vous dire, tantôt que la Révolution est inévitable, tantôt qu'elle est évitable ? Pas grand chose de bon. Que ce sont des individus qui veulent saisir le pouvoir par tous les moyens possibles pour le garder. — Ce sont des clous qui veulent en chasser d'autres.

Mais ils n'y arriveront peut-être pas et voici pourquoi.

Le parti ouvrier, grâce à son jésuitisme, parviendra à se glisser dans les assemblées électives bourgeoises. Il sera obligé de faire quelque chose, et comme il se trouvera toujours en face d'une classe avide de richesses ne pouvant lâcher des réformes au profit du prolétariat sans disparaître, le parti ouvrier, qui aura vécu de promesses, démontrera logiquement par la force des choses son impuissance.

(1) Lire le *Temps* paru le lundi 23 mai.

Alors le peuple, désabusé, voyant clair, jettera par-dessus bord et la bourgeoisie et le parti ouvrier, en affirmant par ses actes que la *Liberté* est son unique aspiration, qu'il n'entend pas se retirer d'un *pétrin* pour se jeter dans un autre bien plus profond.

CHARLES SCHAEFFER.

Les Quais de Demain

Têtes de Bois et Oreilles d'Anes

On ne peut pas se faire une idée de tout ce qu'on a écrit contre le suffrage universel sur un ton toujours sérieux — malheureusement.

Je crois qu'il n'y a qu'un moyen pour combattre cette blague trop prise au sérieux par les travailleurs.

C'est le ridicule.

Voilà ce qu'à compris un de nos amis en écrivant la spirituelle brochure — *Tête de bois et Oreilles d'Anes* — véritable miroir des électeurs reflétant avec une admirable précision leurs traits sous la forme d'un navet surmonté d'un bonnet d'âne.

Voilà pourquoi je recommande aux votards endurcis cet opuscule, qui développe avec esprit l'idée suivante : les électeurs sont comme les melons, ils se divisent en plusieurs couches.

Qu'est-ce que la Démocratie

C'est la désorganisation sociale.

Sous ce titre significatif, un auteur socialiste — le solitaire — fait le procès de la politicaillerie républicaine et bourgeoise masquée par la démocratie. Et il le fait, ma foi, avec beaucoup de bon sens.

La place trop restreinte — je le regrette — m'empêche de faire un compte rendu détaillé de cet intéressant travail écrit, sans cet esprit de sectaire si commun à la plupart des socialistes d'aujourd'hui. Il me faudrait la revue presque entièrement. Mais ce que je puis faire, c'est de recommander à ceux qui étudient les grands problèmes

qui se posent avec tant d'obstination à la fin de notre siècle, ce livre qui essaye de démontrer que l'on ne doit pas remplacer le gouvernement aristocratique par le pouvoir du peuple dit démocratique cent fois plus tyranique précisément parce que les gouvernants sont plus nombreux.

C'est un livre à consulter, dans cette époque de discussion et de supercherie, politique ou économique, que nous sommes en train de traverser.

Les Poètes de Demain

Quand on a lu plusieurs gros livres de philosophie ou d'économie politique et sociale, on feuillète avec plaisir une brochure comme celle des poètes de demain.

De la discussion sérieuse on peut bien passer à la littérature, c'est un changement qui repose l'esprit.

Dans cette brochure, Etienne Belot, un camarade de Marseille, fait la biographie de quatre poètes marseillais, chacun est doué d'un talent original ; ce qui est rare aujourd'hui chez les nombreux rimailleurs et enfileurs de phrases travaillant dans la littérature.

L'auteur reproduit aussi quelques poésies que liront avec plaisir ceux qui, sans oublier la Révolution, aiment l'esthétique.

CH. S.

SOTTISE HUMAINE

De toute l'animalité qui naît, croît et se meut sur la surface de notre planète, la famille est sans contredit la mieux favorisée des biens qu'il a plu à la nature, de donner à ses œuvres vivantes dans la période démente de son activité première, mais paysan claquedent crasseux ou opulent gommé, chaque fois que nous jetons notre regard sur la meute variée d'individus qui grouillent dans le rayon qui nous est le plus connu, nous apercevons nous, que, l'homme tous les animaux est celui qui sait le moins profiter des qualités et avantages qui lui sont particuliers.

Incapables de subsister par eux-mêmes, les loups mûs par le ventre, — comme l'homme — n'obéissent qu'au *moi* ne

disputent leur vie qu'aux familles animales qu'aucun lien ne lie à la leur, l'homme au contraire capable d'alimenter toute l'animalité terrestre par la diversité de ses aptitudes et la puissance de ses facultés, s'est donné à tâche jusqu'à ce jour de disputer la sienne à lui-même. Le *moi* unit les loups quand le ventre parle, il désunit l'homme même quand le ventre ne dit rien.

D'instinct la bête se groupe — se solidarise — pour chasser sa proie et vaincre tous les obstacles, et les hommes fiers de parler discourent pour ne pas se comprendre, ils écrivent pour se salir et s'exciter mutuellement; ils pensent pour se duper, s'arment pour se tuer, et quand vidés de mots, éternés de leurs propres ruses et fatigués de leurs coups ils se regardent un court instant, c'est pour se défier et se mesurer à nouveau comme si la vie de l'un dépendait de la mort de l'autre.

Pour se défendre, la bête se groupe librement, naturellement, et garde son individualité, son indépendance. Pour s'entre dévorer, les hommes s'enrégimentent, se donnent des maîtres et se plient sous le joug de ceux qui s'imposent ou qu'il choisissent, ils font abandon de leur volonté, d'eux-mêmes.

L'homme lit et relit constamment son histoire, la discute, l'analyse, et comme s'il n'en avait point les mêmes errements, préside encore à sa chose sociale il est toujours nationalisé et *classé*, sa volonté ou plutôt celle de quelques-uns est toujours codifiée, ses instincts voilés et pour lui, la solidarité n'a pas cessé d'être un mythe. La bête, elle, n'a pas d'histoire c'est peut-être pour ça qu'elle s'entend.

Union, union : voilà le cri de tous et chacun veut — tirer la couverture à soi. — Le législateur prêche l'union et bafoue ses collègues du milieu ou des extrêmes quand il ne les insultent pas, le banquier prend le mot pour titre de la boutique à ses opérations et rêve la ruine de ceux qui ont le malheur d'avoir recours à lui, le commerçant et l'industriel en parlent, et il n'est pas un seul de ces pires exploités du besoin d'autrui qui ne frémit d'aise à l'annonce qu'un voisin son concurrent — coule; en choquant le verre les gueux aussi parlent d'union, le cabaret en scelle combien chaque jour et pourtant avec quel mépris ils se jalousent et se dénigrent, les murs de la fabrique, de l'atelier ou de l'usine et le bureau du maître seuls pourraient le dire.

Faut-il s'étonner d'entendre exprimer des vœux d'union de bas en haut de l'échelle sociale et constater qu'à tous les degrés, on ne s'en occupe pas davantage, quand on se moque pas cordialement des plus que simples qui s'y dévouent sincèrement.

Certes si nous ne connaissions nous-mêmes l'objet de tous nos vœux, si nous ne savions que nos moindres ges-

tes, que tous nos actes, ont pour cause, rarement avouée et cependant toujours avouable, la satisfaction de nos désirs, si nous ne savions en un mot que tout ce que nous disons et faisons est pour nous, toujours pour nous, nous serions certainement frappés d'entendre continuellement les hommes parler d'union et ne faire que cela, cela seulement.

Ce mot est assurément le plus connu, les orateurs, les fleurissants, les écrivains, l'adulent, les poètes l'harmonisent il est la devise du riche et du pauvre, du tyran et du tyrannisé, il est dans toutes les bouches et dans tous les cœurs, tous proclament sa puissance et chacun s'exerçant, agissant contre tous, nul ne semble y croire.

« L'union fait la force » répète-t-on en tout et partout, et dans la famille humaine aucun ne s'y prêtant réellement, chaque citoyen est un élément de discorde sociale.

Disons cependant que c'est avec conviction que chacun en parle, tous y aspirent, puisque tous s'associent et que l'association a pour but aide et protection à chacun de ses membres. Le législateur se groupe. le financier s'unit, les commerçants et industriels se syndiquent, l'ouvrier, le manouvrier, l'employé et l'artiste se syndiquent aussi, tous se lient, se liguent, se coalisent pour se protéger mutuellement et défendre leurs intérêts. C'est par le groupement que le *faiseur* de lois fait de l'opposition et par elle explique son existence inutile, c'est uni que l'agioteur vend son argent sur le marché financier et par la plus monstrueuse spéculation assure ainsi sa domination. Syndiqués, les artisans du haut commerce et de la grosse industrie organisent la concurrence et monopolisent. Syndiqués, les prolétaires tentent de protéger leurs salaires, mais se liguant seulement et par fraction dans leurs catégories professionnelles, ils ne réussissent qu'à entretenir entre eux les plus ridicules et plus funestes rivalités. Tous enfin, tous s'unissent, mais divisés en deux classes et subdivisés par castes et dans un ordre hiérarchique tous s'unissent, mais c'est par groupes dont les intérêts sont opposés et dans lesquels chaque individu a sa place marquée, son privilège ou sa peine. La jouissance pour l'un la misère pour l'autre.

Ce n'est pas le véritable besoin qui groupe les hommes, mais les convenances professionnelles ou de fortunes. La loi naturelle des affinités n'est pour rien dans l'association, plus qu'autrefois, la crainte de déroger est tout : ici c'est un épicier enrichi qui rêve d'administrer les affaires publiques et n'a que du mépris pour le faubourg qui l'a fait opulent, là c'est un employé de bureau ou de magasin que de trop modestes appointements obligent à s'abreuver d'eau rougie et nourrir d'*arlequins*, et qui cependant n'a que du dédain pour ses privilégiés, beaucoup de travailleurs en blouse. Ailleurs, dans l'atelier, c'est un ouvrier qui fera son possible pour se lier avec des camarades plus favorisés de-

vant le salaire, et fera tout pour s'écarter de ceux dont quelques centimes différentiels distinguent le leur ; partout enfin c'est la même inconséquence, le même ridicule, chacun jalouse ou fait fi de ceux dont la condition ou la profession n'est ou ne paraît pas semblable à la sienne, et comme pour bien en établir la différence chacun a son expression caractéristique à l'adresse d'autrui : L'homme retiré du négoce soutient qu'il connaît l'ouvrier et affirme en se contractant les lèvres que c'est un — pas grand chose, — pour l'humble appointé du bureau c'est un — rien du tout — et tous les travailleurs du chantier, de l'atelier ou de la fabrique parlant loin à loin de chacun et dans les termes les plus méprisants, il arrive que tous ont la plus détestable opinion de tous.

(A suivre).

JEAN-BAPTISTE LOUCHE.

L'INDIVIDUALISME

Fédération ou Autorité.

Que la loi me soit imposée par un seul, par une caste, par une majorité, je n'en suis pas moins opprimé ; c'est une question de nombre, voilà tout ; l'oppression n'est pas moins grande si un seul impose la loi à tous, que si tous imposent la loi à un seul. Tant qu'il y aura un seul opposant, il y aura tyrannie, oppression.

DOMENFARIE.

Si la Révolution qui va s'accomplir est anarchique la forme sociale qui en sera la résultante ne pourra être que complexe : de là, la nécessité de la liberté fédérative à moins de retomber dans l'ornière communiste et autoritaire.

Le rêve de tous les grands despotes : Alexandre, César, Charlemagne, Charles-Quint, Napoléon, a été de créer un Etat Européen et même universel, les autres, aux aspirations plus libertaires, ou bien, moins capables que les premiers, se contentèrent d'un gouvernement national régi soit par un individu, soit par une minorité, soit par une majorité.

Eh bien, tous ces Etats sont vicieux et autoritaires au même degré, quelle que soit l'étiquette dont ils s'affublent.

Je prends la France comme exemple, puisqu'elle est

sous le joug du Suffrage Universel, — le joug libéral par excellence. — Sans entrer dans les détails secondaires qui nous prouveraient que le Suffrage Universel n'existe réellement pas — les deux tiers des individus s'abstenant — j'aborde franchement la question :

La République est maintenue — je le suppose — par 20,000,000 d'électeurs mais en est-elle plus légitime pour cela ? Non ; car les 16,000,000 d'hommes qui forment la minorité n'en veulent pas. En bonne justice, cette minorité doit-elle être lésée au profit de la majorité ?... Voilà le règne de la centralisation, et pourtant, si je voulais m'étendre sur cette question, je démontrerais que, parmi cette majorité républicaine, il y en a qui désireraient une république socialiste, d'autres conservatrice, ou bien radicale, et toutes ces aspirations sont étouffées dans leur développement au profit d'une majorité fictive. Elles sont cependant concluantes les leçons que nous donnent l'Histoire ! Est-ce que Galilée n'avait pas raison contre l'Univers, et il était seul ? Est-ce que Proudhon n'avait pas seul raison contre toute la meute des politiciens de 48 ? Est-ce que l'infime minorité d'anarchistes n'a pas l'avenir qui démontrera que ses idées sont justes et réalisables ?... Et tant d'autres. N'avons nous pas toujours vu le grand nombre réfractaire à tout progrès tandis que le petit nombre se composait de penseurs, d'inventeurs, de savants et d'artistes.

Mais je m'arrête, camarades anarchistes, je sais que vous rejetez le parlementarisme et la centralisation en théorie ; mais, étant communistes, vous l'acceptez en pratique. C'est donc avec vous que je vais discuter maintenant, vous ayant, je le crois, démontré que la centralisation actuelle était inéluctablement despotique, je vais essayer de vous faire voir que dans une société communiste absolue elle aurait les mêmes résultats.

En effet, j'ai discuté avec beaucoup de camarades et la plupart m'ont affirmé qu'au lendemain de la Révolution, il faudrait imposer le communisme à tous, comme tous les sectaires, ils étaient convaincus qu'eux seuls pouvaient donner au peuple et le bonheur et la liberté ; eh bien, là est l'écueil autoritaire du communisme et, sachez-le bien, cet écueil, c'est l'Etat, distributeur de bonheur à ses dirigés.

Entre le Communisme qui veut que tous soient communistes et le Republicanisme qui exigent que tous soient

1 courbés sous la férule républicaine il n'y a, — au point
2 de vue libertaire, s'entend — que la différence des noms.
3 Et du reste sans Etat le communisme est impossible :

4 — Supposons la Révolution terminée, comment les com-
5 munistes imposeront-ils leur organisation sociale aux
6 collectivistes, marxistes et possibilistes, aux blanquistes
7 et aux individualistes ? Par la force ? Impossible, tous les
8 autres révolutionnaires se ligueraient pour maintenir l'au-
9 tonomie de leurs groupements. Admettons même que les
10 socialistes se soumettent momentanément au terrorisme,
11 ce terrorisme durera-t-il ? S'il cesse les socialistes relè-
12 vent la tête et c'en est fait du Communisme. S'il se main-
13 tient il ne pourra le faire qu'avec un Etat ayant des ar-
14 mées et une police à sa disposition, que devient alors la
15 liberté ?

16 Le communisme imposé à une nation comme la France
17 est impossible sans dictature, que serait-ce si l'on voulait
18 le rendre européen et universel ?...

II

19 Si l'homme esclave a le droit de prendre sa liberté par
20 la révolte, l'homme libre ne peut et ne doit pas contrain-
21 dre à la liberté l'esclave qui n'en veut pas : c'est la justice
22 anarchiste — la justice naturelle.

23 Toute Société — si despotique qu'elle ait été — a eu sa
24 raison d'être. L'homme, comme toutes les formes de la
25 matière organique et inorganique, est perfectible, il n'a
26 donc pas toujours été ce qu'il est aujourd'hui. Il y a dix
27 mille ans, il est probable que peu d'hommes possédaient
28 le « sens » qui s'est révélé depuis quelques siècles : le « sens
29 libertaire » et si, à cette époque, un penseur — en avance
30 de quelques mille ans sur son siècle — eût voulu ce que
31 nous voulons à présent, il eût été un fou dangereux ; car,
32 de même qu'un malheureux qui ne possède pas le sens de
33 la vue, les hommes primitifs ne possédaient, qu'à de
34 rares exceptions, le « sens » libertaire ; il leur fallait donc
35 des maîtres pour les conduire.

36 Et s'il existait après la Révolution — ce que je ne crois
37 pas — un misérable, frappé d'un monstrueux cas d'ata-
38 visme, qui veuille se faire l'esclave d'un autre, voudriez-
39 vous l'en empêcher ?

40 Empêchez donc l'aveugle d'avoir un guide car ce guide,
41 c'est un maître !

42 Et puis, est-ce bien à vous de crier au liberticide ? vous

qui ne possédez pas le *sens libertaire* assez développé pour accepter la liberté avec toutes ses conséquences qui enveloppent toutes les libertés sans restriction.

Si j'ai discuté ce fait qui ne se produira probablement pas, c'est pour rendre plus frappante l'idée de laisser toutes les organisations socialistes ou autres libres de former des groupes, des fédérations comme elles l'entendront.

Il le faut, compagnons, d'abord parce que c'est la justice et que cette justice relève de la Morale individualiste qui a pour base : l'Egoïsme.

Il le faut parce que les individus se sépareront après quelque temps des fédérations peu ou prou autoritaires.

Il le faut parce que le salut de la Révolution — qui ne sera pas l'œuvre d'une école mais de l'Evolution — en dépend et que des luttes au nom de l'Humanité, la perdraient tandis que le respect des intérêts individuels la sauvera.

Il le faut surtout parce qu'un principe doit être accepté entièrement sous peine de se laisser engluer par les chicaneries avocassières, toujours fatales aux révolutions.

G. DEHERME.

(A suivre.)

La décadence bourgeoise

PREMIÈRE PARTIE

PÉRIODE PROGRESSIVE (1792-1830) (1)

I

(Suite)

Mais qu'importait à Robespierre les adjurations humanitaires de son ami, l'ambition le tenaillait ; comme tout homme qui goûte au pouvoir, il y avait longtemps qu'il était corrompu par l'usage de ce pouvoir (2).

Pour régner sans conteste, deux partis le gênaient : les jacobins modérés, ayant Camille Desmoulins et Danton comme chefs, et les hébertistes. Les premiers plus libé-

(1) Dans notre travail, nous ne parlerons que de la bourgeoisie française pour simplifier la question, quoiqu'en réalité le pouvoir mercantil soit international.

(2) « Robespierre, qui établit l'*Etre suprême*, entretenait une correspondance avec Louis XVIII. Cette correspondance, que Courtois, auteur du rapport sur les événements du Thermidor,

raux étaient d'un tempérament bien moins révolutionnaire que les *enragés* dont la plupart comme nous l'avons déjà dit, croyaient possible une révolution sociale complète. Différant d'idées, de tempéraments, ces deux partis étaient évidemment supérieurs aux gouvernementalistes à outrance. Et, nous le répétons, si les girondins, les premiers cordeliers ou les hébertistes eussent triomphé dès 93, bien du sang, bien des pleurs auraient peut-être été épargnés. Mais, hélas ! il en est ainsi de notre malheureuse humanité, il semble qu'elle soit vouée éternellement à la misère et à l'esclavage, puisque dans toutes les luttes engagées par la Liberté contre l'Autorité, c'est toujours le Droit qui succombe.

(A suivre).

G. D.

s'était appropriée, fut remise par lui, après la Restauration, à M. Decaze, qui avait fait exprès le voyage de Bruxelles pour traiter avec l'ancien régicide. C'est du moins ce qui m'a été raconté en Belgique. D'après ce qui a transpiré de cette correspondance, il ne paraît pas que Robespierre ait donné aucune espérance au prétendant ; mais n'est-ce pas un fait accusateur que la politique du triennois ait pu être considérée par Louis XVIII et par les puissances comme un retour vers l'ancien ordre de choses ? N'était-ce pas un commencement de trahison que cet *a parte* entre le chef de la Montagne et le frère de celui dont il avait voté la mort ? Quant à Courtois, il reçut le salaire de tous les fourbes : on lui avait promis sa radiation de la liste des proscrits ; la correspondance royale une fois ressaisie, on ne s'occupa plus de lui. »

P.-J. Proudhon. — *Les majorats littéraires.*

Petite Correspondance

Nos amis sont priés de ne pas nous adresser plus de 1 fr. en timbres postes, le placement en étant très difficile et les expéditions d'argent par mandats plus garanties.

Ferraton, à St-Etienne. — Nous avons reçu, merci.

Souscription permanente en faveur de l'Autonomie individuelle :

| | |
|--------------------------------------|-------|
| Liste remise par le citoyen Engleber | fr. 8 |
| — — — — — Monteil | 0 50 |
| — — — — — Bauchery | 2 50 |

L'imprimeur-gérant : GRANIER, 21, rue Visconti.

ANNONCES

Cri du Peuple, quotidien, rue Montmartre, 142.

Le Révolté, hebdomadaire, rue Mouffetard, 140.

L'Insurgé, bi-mensuel, rue Basfroy, 43.

La Revue Cosmopolite, bi-mensuelle, 10, passage des Rondonneaux.

Le Gard Socialiste, hebdomadaire, 13, rue Porte-d'Alais, Nîmes.

Têtes de bois et oreilles d'ânes, brochure électorale, sera expédiée, à titre de prime gratuite, à tous nos abonnés.

L'Avant-garde cosmopolite, rue Fondary, 64.

GRANIER, imprimeur-gérant, 21, rue Visconti, Paris.